

déjà reçu la visite des loups, je crus à une attaque de nos ennemis et criai : "Gumpe lae bolsuin!" Mes domestiques et mes chiens arrivaient près de moi quand je reconnus que les assaillants n'étaient que de pauvres rennes, effrayés sans doute par quelque apparition des "fils du diable." Cinq minutes après, les flancs mouillés de sueur, la bave aux naseaux, les bêtes se précipitèrent au milieu de mon troupeau en lui inspirant une véritable panique. Tes rennes avaient dû fournir une longue course, mon cher Ladjé, si j'en crois leur fatigue. Ils étaient à peine en sécurité au milieu des nôtres qu'ils se couchèrent sur le sol, les jambes tendues, léchant la neige.

—Tu es sûr que les bêtes que tu as recueillies sont à moi?

—Parbleu! elles portent un arc sur l'oreille gauche. Dans l'Akkanas, tout le monde connaît la marque, mon cher Ladjé! Tu es si riche!

—Riche! Je le serais bien davantage si les voleurs n'effaçaient pas mon chiffre sur les bêtes qui s'évadent de ma ferme. L'an dernier, un brigand de Koutokaeino m'a égorgé douze mâles à peine adultes.

—Tu connais le voleur?

—Oui, il est d'ailleurs facile à reconnaître. Il lui manque une oreille... depuis.

—Ah!

—C'est mon domestique Ya qui la lui enleva d'un coup de couteau, pour lui apprendre le respect des marques en général, et de mon signe en particulier.

—Conte-moi ça, Ladjé.

Le maître de la maison disant : Conte-moi ça," les servantes vinrent s'asseoir autour du foyer, les jambes croisées. Le maître ne chercha pas à leur reprocher leur curiosité. tant les Lapons nomades, isolés en leurs campements, sont friands de nouvelles et de récits, sous leur hutte le passant est toujours reçu avec les plus

grands égards, parce qu'il est le messager de l'inconnu.

L'année dernière, dit Ladjé, à peu près à pareille époque, les loups dispersèrent mon troupeau et il me fallut plus de huit jours pour rassembler les fuyards. Je croyais que toutes mes bêtes étaient de retour au logis quand mon domestique Ya entra sous ma tente.

—Nos plus jeunes rennes de course manquent à l'appel, maître, me dit Ya. A coups de ciseaux je les avais marqués d'une grande croix sur les reins, afin de les reconnaître plus facilement dans le tas. Je ne les vois plus. D'ailleurs, le "boîteux" n'a pas répondu à mon coup de sifflet. Et le "boîteux" et moi, nous sommes deux amis.

—Douze rennes perdus! Tant pis, Ya! Les loups les ont mangés, sans doute, depuis huit jours qu'ils ont disparu. Contentons-nous de faire bonne garde, mon garçon!

—Les loups! répliqua Ya. Jamais loup ne fut capable de mettre les crocs sur le "boîteux." A partir du jour où je lui raccommodai sa patte cassée, à l'aide de deux planchettes de bois, il devint le plus agile de nos jeunes coureurs.

—Alors, tu penses?

—Je pense que c'est un loup de Koutokaeino qui a fait le coup, un loup à deux pattes, un loup baptisé. J'ai entendu parler d'un coquin, marchand de fourrures et de peaux, qui demeure là-bas tout près de l'église; j'ai grande envie de lui faire une petite visite.

—Comme tu voudras, Ya!

—Là-dessus, mon domestique chausse ses skiss et se rend à Koutokaeino.

—L'entre chez le marchand, qui ne le connaît pas, et lui demande s'il n'a pas de fourrures à vendre. L'autre le croit un négociant norvégien, déficèle devant lui